

Diversité culturelle et traduction : la voie européenne¹

Fulvio Caccia

Note. Cette note est personnelle. J'ai souhaité par ce biais contribuer au débat qui reste trop politique et institutionnel . A cet égard il n'engage que moi

Partir de sa propre expérience pour comprendre « ce qui se transporte d'un point à un autre », ce qui est à la lettre la définition même de la traduction, c'est l'exercice périlleux mais stimulant auquel je vais me livrer dans ce texte. Aussi vous comprendrez mon émotion² de venir témoigner, après un demi-siècle de migrations, transmigrations³, de ce qui a changé en moi et de ce qui au contraire est resté le même.

Or ce même n'est pas l'identité soit le « caractère de ce qui est un », comme le définit le dictionnaire mais bien le « processus », au sens où l'entend Hannah Arendt, la mise en mouvement justement, la quête d'identification, la chasse. Car cette « chasse spirituelle » qui est le titre de l'un de mes recueils de poésie et dont la mise en jeu de mon propre nom à travers la traduction n'est pas une coquetterie d'auteur, ni un mot d'esprit, tant s'en faut, mais désigne bien par là le processus même d'intégration et donc de création de la valeur qui s'opère par la langue. Permettez-moi ici de citer le prologue de ce recueil⁴ « la chasse spirituelle »

Rien ne dure sans cette volonté blanche que ta main effleure.

Rien ne chante dans le delta.

Rien que la langue.

Voilà qu'elle se dresse, lovée dans le creux de la mémoire

Cobra

coefficient réalité.

Elle siffle ces mots : « La chasse est ouverte. »

Cette chasse qui est ouverte, vous l'aurez compris, consiste à inscrire l'affirmation de la diversité culturelle à travers l'expérience de l'immigration qui conclut la très longue phase de différenciation- assimilation-domination entamée par les premiers empires et les premiers exils. Cette phase civilisationnelle au sens où la civilisation transcende l'empire et la barbarie dont elle est issue (Walter Benjamin), a créé son magistère par la langue.

En émigrant dans une ancienne colonie française devenue anglaise, j'ai dû assez tôt me confronter à ce rapport de domination entre langue coloniale et langue colonisée, entre assimilation et différenciation. Cette affirmation d'une langue condamnée à disparaître, (le français) fut conduite avec panache et détermination par toute une génération de

¹ Texte rédigé dans le cadre de la présentation de « Io voi Jonathan Hunt », une fiction traduite par Marcella Marcelli et éditée par Cosmo Iannone éditeur. Cette communication a été donnée dans les facultés de langues des universités de Bologne, de l'Università dei Studi internazionali di Roma et de l'università Parthenope de Naples les 24, 26 et 27 octobre dernier.

² C'est-à-dire étymologiquement « mouvement »

³ Déplacements qui m'ont conduit de l'Italie au Canada puis du Canada en France

⁴ Fulvio Caccia, *La chasse spirituelle*, Montréal, Le Noroît, 2005

poètes québécois qui furent mes modèles et mes maîtres. Gaston Miron et ses amis contribuèrent à renouer le lien essentiel entre la langue et le pays réel ; exactement comme l'avait fait 800 ans auparavant Dante Alighieri avec la langue populaire, (la langue de la mère), méprisée par rapport au latin parlée par l'élite (le latin). C'est la raison pour laquelle les retrouvailles d'une langue avec la multitude qui la parle, sont toujours un acte d'amour.

Et il convient de les sanctionner et de les célébrer comme il se doit en l'élevant par l'écriture. Mais pour que la conversion soit réussie elle doit aussi être reconnue au niveau du droit, c'est-à-dire de la Loi. C'est à ce moment que la langue obtient doublement ses lettres de noblesse : politiques et culturelles.

Mais bien que se reconnaissant dans cette démarche, l'émigrant est dans un autre parcours. Voilà pourquoi, à la différence de l'exilé ou du colonisé, il se trouve en marge car lui a choisi son destin. Il est moderne, mieux, postmoderne, *ante litteram*. La preuve ? Il est branché directement sur le marché en expansion ; ses motivations, dit-on, sont principalement économiques.

L'émigrant part pour améliorer ses conditions de vie et celles des siens et non pour fuir une quelconque oppression. L'émigrant part libre. Bien que complexes, ses motivations ne sont pas d'abord assujetties à un cas de force majeure : guerre ou catastrophe naturelle. Certes ces causes peuvent s'ajouter par la suite mais le fait demeure : l'émigrant se détermine seul en définitive.

Le candidat à l'immigration peut être également un exilé pour des motifs politiques ou humanitaires. Alors, dans ce cas, il échappe à la définition de l'immigrant *in se* et redevient prioritairement un exilé. L'immigrant ne sait pas quoi faire de l'Histoire. Il la laisse volontiers à l'exilé et au colonisé.

Cette soumission au flux du capital fait de la condition immigrante une condition difficile à penser. Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas dramatisée par l'impossibilité du retour au pays natal comme le serait par exemple celle de l'exilé. C'est en prenant conscience de cette situation singulière que l'immigrant et ses fils peuvent retrouver ce qui les relie à l'exilé et au colonisé : la conscience d'être devenu différent du groupe originel auquel il appartenait, la conscience de sa propre altérité.

C'est donc dans la traversée de sa condition que l'immigrant accomplit son destin qui consiste à assumer et exprimer sa diversité, c'est-à-dire sa propre altérité, dont il est l'héritier et qui est aussi celle de l'humaine condition.

Or cette prise de conscience et son expression ne peuvent advenir sans la maîtrise de la langue. Car la langue est l'élément moteur de l'accumulation du capital symbolique. C'est aussi le premier système d'intégration de l'expérience humaine. C'est la langue orale, des premiers attachements (langue de l'amour) fixée par l'écriture, qui deviendra ensuite la langue du droit puis de culture en constituant un espace public unifié. Ceci constitue l'aspect proprement politique de la langue écrite et qui plus est littéraire. Pas d'espace politique, pas d'accumulation de savoirs scientifiques, économiques et financiers sans la fixation et la reconnaissance d'une langue littéraire. Ce fut la grande erreur due au marxisme qui d'ailleurs allait causer sa perte de croire que la superstructure, la culture, le droit dépendait de l'infrastructure (les moyens de production). C'est exactement le contraire.

Le premier qui l'a compris fut précisément Dante Alighieri lui qui déjà en 1303, se désespérait de ne pouvoir trouver parmi la douzaine de villes et principautés de la péninsule parlant autant de langues, une cour suffisamment puissante

pour imposer une langue de référence. Il faudra attendre deux siècles et l'avènement de la monarchie française triomphante pour qu'un monarque impose par ordonnance une seule et unique norme linguistique pour conserver les documents officiels et légaux qui désormais dans son royaume se feront en français « et pas autrement ».

Ces deux derniers mots de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) allaient sceller le destin de ce pays et faire de "Défense et illustration de la langue française", qu'écrivait Joachim du Bellay en 1549 non seulement le premier manifeste littéraire d'une littérature qui deviendra nationale mais aussi l'acte de naissance du premier espace public européen. Car quel était l'enjeu pour Du Bellay, pour les poètes de la Pléiade et aussi pour la monarchie française ? L'enjeu consistait bel et bien à faire du français le rival et le successeur du latin et du grec pour traduire l'immense capital symbolique accumulé depuis des siècles par ces civilisations vers un espace, un espace en voie de constitution qui allait devenir l'espace national ; c'est justement ce capital que Dante avait commencé à transporter à la fin du moyen âge vers l'italien mais que ses lointains successeurs n'ont pas poursuivi, incapables de choisir entre l'italien et le latin encore fortement soutenu par l'Église.

Cette indécision expliquerait le déclin progressif de l'Italie à partir du XVII^e siècle et son remplacement par le français comme langue de référence européenne. Trop visionnaire, l'italien qui fut la première langue littéraire européenne et donc la première langue d'accumulation du capital symbolique -et donc du capital tout court !- aura souffert de son travers congénital qui se vérifie encore aujourd'hui : le manque d'État.

La souveraineté, une invention française

Pourquoi alors, me direz-vous, la monarchie, et qui plus est, française a-t-elle pris le dessus ? C'est une question de conjoncture et d'opportunité. Au début du moyen-âge, souvenez-vous, deux universalismes étaient en compétition : l'universalisme de l'empire et l'universalisme de la papauté. Ce fut l'affrontement entre les Guelfes (partisans du pape) et les Gibelins (en faveur de l'Empereur).

Dans cette confrontation, la monarchie française naissante tirera son épingle du jeu. Comment ? En jetant les bases d'un droit nouveau qui allait lui assurer sa stabilité et qui plus tard confortera celui de l'état nation : la souveraineté. La souveraineté consiste circonscrire l'autorité du monarque sur un territoire délimité sans que celui-ci soit assujéti à un autre pouvoir que le sien. Bien qu'entrevu par Machiavel, c'est Jean Bodin qui formulera ce nouveau droit dans *les Six livres de la République* (1576). « La souveraineté, dit-il, est la puissance absolue et perpétuelle d'une République (...) C'est-à-dire la plus grande puissance de commander ». Absolue et perpétuelle, la souveraineté l'est avant tout parce qu'elle « n'est limitée ni en puissance ni en charge à un certain temps ».

C'est ainsi qu'allait s'enclencher le processus d'imitation, d'émulation entre les états européens qui allait permettre à l'Europe de s'imposer sur le reste du monde par la force mais aussi par la puissance de ses innovations et ceci sur tous les plans.

Faisons maintenant un saut dans le temps et transportons-nous à notre époque au moment où ce travail de singularisation culturelle et politique est achevé. Qu'est-ce que l'Europe a encore à donner et à transmettre aujourd'hui au monde sinon ses valeurs ? Mais quelle est la première et la plus grande ? « La diversité culturelle est la grande valeur européenne » affirmera sans ambages Milan Kundera, romancier tchèque de langue française. L'auteur de

« l'Identité » ne voulait pas simplement affirmer une évidence - aucun autre endroit au monde ne concentre autant de diversité culturelle en si peu d'espace- mais corriger une injustice. Je m'explique.

D'habitude lorsqu'on évoque la diversité culturelle, on la fait découler précisément des droits de l'homme de 1789 comme l'affirme d'ailleurs dans son préambule la Convention de 2005 de l'UNESCO et non l'inverse. Mais alors quelle mouche a piqué le romancier ? Pourquoi donc faire passer la diversité culturelle *avant* le droit censé garantir la justice pour tous par son principe d'universalité ? Sans doute l'auteur de « La plaisanterie » s'est-il méfié de l'universalisme induit par la « grande civilisation européenne », civilisation qui n'a pas su éviter la barbarie des deux guerres mondiales dont un autre grand auteur français, Paul Valéry, prononcera l'épithète en 1919 : « Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles ». Kundera aura pensé à sa petite patrie, la Tchécoslovaquie, trahie, abandonnée par les grandes puissances européennes à Munich en 1936 qui considéraient que son pays était « a far away country of which we know to little » (Chamberlain) et ne valait pas la peine que l'on se batte pour lui.

Or les valeurs d'humanisme ne sont jamais aussi bien défendues dans leur universalité qu'à travers l'expérience des cultures locales. Une conviction que défendra un autre grand écrivain français : Michel Tournier. Pour lui, c'est « ...La culture (qui) débouche sur l'universel et engendre le scepticisme ». Et non l'inverse. Il poursuit son raisonnement en ces termes : « S'efforçant d'élargir ses idées à la dimension universelle, l'homme cultivé traite sa propre civilisation comme un cas particulier. Il en vient à penser qu'il n'y a pas « la » civilisation, et en dehors d'elle la barbarie et la sauvagerie, mais une multitude de civilisations qui ont toutes droit au respect⁵. »

On le voit Tournier croit que c'est l'équilibre et l'émulation entre les cultures qui permettent à chacune d'entre elles de s'émanciper et de bénéficier des contributions des autres. Ce fut la grande chance de l'Europe. On connaît le mot apocryphe de Jean Monnet : « Si c'était à recommencer, je commencerais par la culture ».

Cette compétition, si elle peut rester à l'intérieur du périmètre culturel, demeure le véritable moteur de l'humanisme européen et sa vraie richesse. Pour y accéder, la traduction en est la voie royale au sens propre et figuré. Pourquoi ? Parce qu'elle combine les trois approches implicites à la diversité culturelle : l'approche multiculturelle, l'approche interculturelle et l'approche transculturelle.

L'approche multiculturelle : l'état des lieux

On a souvent tendance à voir dans le multiculturalisme, une manière de conserver à l'intérieur de leur périmètre identitaire les communautés constitutives d'une nation. Bref un conservatisme.

Le républicanisme français se méfie non parfois sans raisons des dérives qu'elle peut induire. Soupçonné de fragmenter encore un peu plus l'unité nationale, le multiculturalisme apparaît alors comme le cheval de Troie d'un ultralibéralisme qui met frontalement en compétition toutes les classes sociales et notamment les diverses strates de la classe moyenne.

⁵ Michel Tournier, « Culture et civilisation », dans *Le miroir des idées*, pages 121-122, Folio 2882

Ici on touche la critique rédhitoire faite au multiculturalisme et à laquelle on a tendance à associer la diversité culturelle : servir d'alibi à l'ultralibéralisme pour légitimer les inégalités qu'il génère. L'Américain Walter Benn Michaels a démontré qu'aux États-Unis l'inégalité des revenus des ménages avait progressé de manière spectaculaire à la fin des années 70 et plus spécifiquement en 1978, année où la Cour suprême déclare légale la discrimination positive dans les universités américaines à condition que celle-ci « serve les intérêts de la diversité ». Pour cet universitaire, le multiculturalisme comme la diversité culturelle ne vise pas à réduire ces inégalités mais à les gérer.

C'est aller un peu vite en besogne. Un autre observateur, et pas des moindres, a un point de vue opposé. Pour le philosophe canadien Charles Taylor le multiculturalisme est d'abord une « politique de la reconnaissance ». Cette reconnaissance, selon lui, demeure fondatrice du lien social et aurait pour fonction d'aplanir les conflits dans une société pacifiée où les disparités économiques, au contraire, se seraient résorbées. Pour Taylor, le multiculturalisme est un « système axé sur le respect et la promotion de la diversité ethnique dans une société » et ceci sans pour autant passer par l'égalité des chances.

Cette opposition entre ces deux conceptions du multiculturalisme est symptomatique des tensions qui existent au sein de la philosophie politique autour de cette notion : l'une, de tradition anglo-saxonne est axée sur l'intérêt de l'individu, l'autre plus latine s'appuie sur l'État régulateur, expression de l'intérêt général.

L'approche interculturelle

L'approche interculturelle servirait de lien ou plus précisément de moyen terme entre ces deux tendances. Le préfixe latin « inter » ne se situe pas en surplomb comme le « multi » mais se veut « entre » et nous invite donc à nous mettre à la place de l'autre. Cette conscience de l'autre qui naît avec le monothéisme biblique et s'affirme avec le christianisme, fut un tournant dans l'histoire de l'humanité.

Naturellement, comme à chaque transformation majeure, cette conception altruiste comporte à la fois un côté positif et un côté négatif. Le côté radieux, c'est que l'homme se trouve au centre de la création et devient l'acteur de son propre destin. On pourrait dire que l'approche interculturelle fonde l'humanisme européen en célébrant la prise de conscience de sa propre subjectivité.

Sa part d'ombre réside dans les moyens du contrôle et de domestication de cette subjectivité humaine qui, plus tard, dériveront en propagande et manipulation de masse. Un exemple se trouve chez les missionnaires qui non seulement traduisent les cultures amérindiennes et favoriseront leur préservation mais à travers l'approche interculturelle contribuent à les asservir dans le même mouvement. Nous touchons du doigt tout le paradoxe et la complexité de l'approche interculturelle et du libéralisme marchand qui en découle. Car cette capacité de se mettre à la place de l'autre, qui permet une connaissance sans pareille de sa culture notamment par la traduction, est aussi une manière de le trahir.

C'est précisément ce que fait symboliquement le traducteur par l'approche interculturelle, lorsqu'il fait passer un texte d'une langue à une autre. Bien sûr nous sommes ici qu'au niveau symbolique. Car la découverte de l'intériorité met aussi en lumière, ce qui était toujours paru obscur : l'altérité constitutive de l'être. Elle allait ouvrir la voie aux grandes

découvertes sur la psychologie et l'inconscient que déjà les poètes occidentaux avaient pressenti comme Rimbaud (« je est un autre ») mais aussi à une instrumentalisation beaucoup plus fine des foules⁶.

L'approche interculturelle, mode de gestion de la diversité culturelle

Aujourd'hui l'interculturalité ou le dialogue interculturel est non seulement le mode opératoire du traducteur mais aussi le mode d'administration de la diversité culturelle proposée par la Convention de l'Unesco comme de la laïcité au Québec par la Commission « les termes de la conciliation » « Interculturalité renvoie à l'existence et à l'interaction équitable de diverses cultures ainsi qu'à la possibilité de générer des expressions culturelles, partagées par le dialogue et le respect mutuel » ou sa variante l'interculturalisme⁷. Mais cela, diraient certains, ne peut advenir que dans un monde pacifié où chaque nation, chaque culture a sensiblement le même poids, la même influence.

Cette approche consensuelle n'est pas sans rappeler symétriquement la posture d'un Jean Lemaire des belges qui dans sa *Concorde des deux langues* (1513) refuse de choisir entre le latin et le français comme langue de culture.

Évidemment nous n'en sommes plus là. Depuis un demi-millénaire, nombre de langues populaires sont parvenues peu ou prou à s'émanciper de la tutelle des langues et des cultures qui la dominaient et à rayonner hors de leur périmètre grâce à la traduction justement. Cela s'est fait par les guerres et les révolutions mais aussi par la généralisation des états-nations qui a donné droit de cité à la langue et aux littératures les moins dotées depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

Ce fut le surgissement du peuple sur la scène du monde. Les révolutions de 1848, la pensée allemande avec Herder, puis Marx devait mettre le peuple au cœur du nouveau système de représentation. L'avènement d'une nouvelle génération d'écrivains, issue de la bourgeoisie et non plus de la noblesse, allait, en Allemagne par exemple, imposer l'homme cultivé, l'homme de la ville à l'homme civilisé, l'homme de la cour. La création, notamment littéraire, est au cœur de ce processus de capitalisation qui est symbolique avant d'être politique puis économique.

L'approche transculturelle : la création

Car la rupture advient dans la mise en place à travers la langue d'un authentique projet esthétique. C'est l'approche transculturelle qui se cristallise travers la création littéraire. C'est la requête de Du Bellay qui prie instamment ses pairs d'arrêter d'imiter servilement les Anciens pour les « dévorer » les assimiler et en faire quelque chose de neuf ! À la fois horizontal et vertical, l'avènement littéraire authentique transfigure la création en rompant l'imitation servile, la traduction littérale qui reste à cet égard confinée dans une relation interculturelle.

La *transculturation* comme l'avait pensé son concepteur le Cubain Fernando Ortiz est la création du nouveau. Par ce biais il cherchait à définir l'identité de Cuba, la *Cubanidad*, à travers son quadruple héritage culturel - indien, espagnol,

⁶ Edward Berney, le neveu de Freud allait se servir des découvertes de son oncle pour affiner les techniques de propagande et de manipulation des masses qu'utilisèrent avec succès les présidents américains avant d'être utilisés avec un succès non moins redoutable par le ministère de la propagande de Goebbels. C'est le serpent qui se mord la queue.

⁷ Interculturalisme soit une politique ou modèle préconisant des rapports harmonieux entre cultures, fondés sur l'échange intensif et axés sur un mode d'intégration qui ne cherche pas à abolir les différences tout en favorisant la formation d'une identité commune.

africain, immigrant. Dans son essai *Controverse cubaine entre le tabac et le sucre*, Ortiz l'introduit ainsi : « La transculturation exprime mieux les différentes phases du processus de transition d'une culture distincte – ce qui en toute rigueur ce qu'exprime le mot anglo-américain «d'acculturation» mais que le processus implique aussi nécessairement la perte ou le déracinement d'une culture antérieure – ce que l'on pourrait appeler "déculturation" et, en outre, signifie la création consécutive de nouveaux phénomènes culturels⁸ ». L'ethnologue s'opposait à l'assimilationnisme proposé par l'école de sociologie de Chicago et à sa vision ethnocentriste, voire différentialiste, qui inférait que l'étranger devait s'assimiler.

Mais la transculturation soit la transformation des cultures qui débouche sur le *nouveau* aura une autre conséquence et pas des moindres ; elle introduira l'Histoire comme discipline qui va servir de grande ordonnatrice. C'est elle qui désormais fait prendre le pas sur la Tradition et sera l'arbitre des élégances. C'est à partir de l'Histoire que va s'effectuer le référencement de la valeur artistique. Et de la modernité. Par l'Histoire, l'humanité se met en route vers son propre devenir, lui fait accélérer le pas au risque de le perdre. Au risque de trébucher. Car en reléguant la tradition dans le passé, elle court le risque de se couper de sa propre mémoire qui ne doit jamais cesser d'irriguer notre présent. C'est ce que nous vivons aujourd'hui où le passé revient sous la forme d'un conservatisme assumé.

Les pièges et les obstacles

La montée en puissance de l'histoire, inspira à Goethe au début du XIXe siècle, cette pensée « La littérature nationale, affirmait-il, ne représente plus grand-chose aujourd'hui, nous entrons dans l'ère de la littérature mondiale (*die Weltliteratur*) et il appartient à chacun d'entre nous d'en accélérer cette évolution »⁹.

Que voulait-il donc nous dire par cette affirmation vieille de plus de deux siècles ? Que la littérature nationale et l'état nation qui la soutient est déjà dépassée ? C'est exactement ce qu'il laissait entendre. Certains argueront que la littérature mondiale existe bel et bien puisque c'est l'addition des littératures nationales. Ne nous leurrions pas ; - l'addition, on le sait tous, n'existe pas en vérité. On n'a-en vérité qu'une superposition de littératures nationales.

Cela est dû au fait que les traducteurs, les critiques, les universitaires, spécialistes d'une langue étrangère auront majoritairement tendance à évaluer les œuvres de leurs contemporains, à les analyser en fonction du petit contexte, cette à dire à l'aune de l'histoire nationale du pays à laquelle l'œuvre est rattachée. De la sorte ils font l'impasse sur le grand contexte : l'histoire supra nationale de l'art ou du genre pratiqué par l'artiste.

Contre l'exotisme, l'éclectisme

Contrairement à la musique, la littérature est davantage liée à l'histoire de la nation qui la produit à cause de la force centripète de la langue qui maintient les productions littéraires à l'intérieur de son territoire. Hors de la langue, point de salut.

On a tendance à confondre la littérature de voyage comme une manifestation de cette littérature monde ainsi que l'avait affirmé, tambour battant, le quotidien *le Monde*. Celui-ci réunissait en octobre 2007 autour d'un manifeste intitulé

⁸ Ibidem

⁹ Cité par Milan Kundera, dans *Le Rideau*, Paris, Gallimard, 2005 p.50

Pour une littérature-monde, une trentaine d'écrivains appartenant à la diversité littéraire francophone. La reconnaissance d'écrivains d'ailleurs participant de plain-pied à l'élaboration d'une culture transnationale est en soi un fait positif. L'ennui c'est qu'elle ne peut pas advenir à l'intérieur d'un seul périmètre national et linguistique et être réduit à la seule célébration du voyage. L'exotisme qui le sous-tend masque mal les enjeux de récupération nationale.

Or l'exotisme est l'avèrs symétrique du nationalisme. Les grands fondateurs de littérature comme Dante, Du Bellay, Shakespeare, Goethe ne sont pas exotiques ; ils sont éclectiques ; ils transforment à travers une esthétique qui leur est propre, à travers la langue qu'ils ont choisie, les diverses influences constitutives qui sont à l'origine de toutes les langues. Tel est bien le défi à relever.

L'incapacité à penser, à reconnaître l'avènement d'une littérature mondiale, constitue selon le romancier Milan Kundera « l'irréparable échec intellectuel de l'Europe¹⁰ ». Cet échec de l'Europe ne concerne pas seulement la littérature ; il a des conséquences bien plus graves car cela équivaut à laisser à la seule économie de marché l'énorme responsabilité de créer de la valeur.

Rédigée naguère pour résister à la volonté du marché de marchandiser la culture au moment où l'OMC voulait libéraliser les services -dont les services liés à la culture-, la Convention pour la protection et la promotion de la diversité de l'UNESCO de 2005 voulait permettre aux petites nations de se doter une politique culturelle nationale digne de ce nom. Mais aujourd'hui avec la crise de 2008 et le développement accéléré d'Internet 2.0 et des réseaux sociaux, ce sont toutes les littératures qui sont menacées et, ce faisant, le système d'expérimentation et de la valorisation sur lequel s'est construite la société humaine.

La mise en crise du droit d'auteur, la contestation de l'économie de la culture, l'effondrement de la presse papier, la rupture de la chaîne du livre, du cinéma et de ses réseaux de distribution, fragilisent toutes les cultures. Pour résister à cette déferlante; il s'agit désormais de passer de l'État-nation à l'État-culture.

¹⁰ Milan Kundera, *Le Rideau*, Paris, Gallimard, 2005, p.49